

Le mercure indiquait 43°, il était midi. La route nationale coupée par une voie de chemin de fer marquée d'un passage à niveau formait à cet endroit un coude, avant une pente droite qui remontait en direction de Jimena. Au dévers de ce virage se dressait une pharmacie dont le rez-de-chaussée était muré par des parpaings. Une simple rampe en ciment menait à l'officine installée au premier étage aux allures de bastion fortifié. Autour, une esplanade de terre servait de parking à la clientèle qui ainsi s'annonçait sous des feulements de gravier et un nuage de poussière. Clientèle, le terme tenait de l'angélisme à moins d'en retrancher les toxicos munis d'ordonnances falsifiées, venus implorer du sulfate de morphine sous couvert de maladies fumeuses. Les refourgueurs au rabais de boîtes de médicaments contrefaits. Les camionneurs ukrainiens ou polonais, transporteurs de chaude-pisse guinéenne et quémandeurs de préservatifs de démonstration. Les nouvelles gagneuses de la crise, pilleuses du présentoir à vaseline. Les aficionados du paiement à crédit et leurs promesses, la main sur l'Évangile, de régler leur ardoise à l'aube de jours meilleurs. Sans compter les autres, et leur cortège d'indigences.

Campé en haut la rampe en ciment, Victor le pharmacien considéra l'étrange silence derrière ses lunettes de soleil depuis son mètre quatre-vingt-dix, ses cent kilos et plus. La route et l'esplanade étaient désertes. Le calme l'incitait en général à l'introspection, mais irrémédiablement, ce genre de pondération à l'épaisseur métaphysique lui donnait soif.

Poings serrés dans les poches de sa blouse, Victor se raisonna, admit qu'il était un peu tôt et resta crucifié à l'ombre de la croix verte qui ne clignotait plus depuis l'an 33, lorsque le Rédempteur avait abandonné les pécheurs à leur misère, leurs souffrances, leurs infections malignes. Il appuya son gros corps contre la grille en croisillons de fer qu'il ne bougeait plus, sinon sur cinquante centimètres pour le passage des clients, tant elle était tordue par trop d'assauts nocturnes de forcenés en rage.

Alors que sa soif prenait une dimension d'abîme, que montait un après-midi de fournaise et que la fermeture vers les 21 heures se trouvait encore à des années-lumière, un caravansérail passa. Une colonne tonitruante de musiques, de cris, d'insultes, de klaxons. Une *buleria* exaltée. Une tornade passagère dans la suspension de midi, du ciel rendu laiteux par trop de lumière.

Aux capots, aux portières, étaient noués des rubans de tulle blanc. Des bouquets dépassaient des toits ouvrants et des coffres arrière. Des têtes endimanchées coiffées par des kilos de gel s'égosillaient aux portières. Toute la noce avait soif, et le futur marié en jabot sans doute plus que les autres de se faire passer le licou.

Victor savait que tôt ou tard ceux-là reviendraient après s'être étripés pour une question de dot, de maraude, de cocufiage surpris en flagrant délit. Et il lui faudrait sans trembler recoudre à même la tripe le patient qui pisserait dru le raisinet. Une sensation diabolique l'étreindrait alors sans précaution sous les râles de

vengeance du supplicié. Avec une férocité primitive mêlée à la poussière, au plus haut degré du trait rouge du thermomètre, lui tomberait dessus une soif brute. Une soif inqualifiable.

Son téléphone sonna.

Le nom de Claudia apparut sur l'écran. Non, ce n'était pas le moment. Une Ford Focus avait fondu sur l'esplanade en propageant son lot de nuée ocre. Un type en blazer bleu et cravate verte en était sorti et s'adressait à lui dans un espagnol au rabais comme on le parle du côté de Bruxelles.

– Bonjour, quelle chaleur! Vous avez de l'eau, Monsieur?

– Distillée, en ampoule...

À voir la tête effarée de ce cornichon en voiture de location marquée du losange de l'aéroport de Malaga, il était clair que le type n'avait jamais compté ses shoots quotidiens au nombre d'ampoules manquantes dans une boîte de douze. Ici, on était loin de la mer, à une trentaine de kilomètres. Les touristes s'y aventuraient rarement et ces bourrins tout benêts qu'ils étaient ne portaient pas de blazer marine par 43 degrés.

– Et en bouteille, Monsieur?

Victor grimaça, repoussa de sa grosse main ses mèches noires en arrière. Pas d'humeur à se farcir un client à 80 cents, desquels il fallait décompter les taxes, le loyer, les factures, les impôts, les salaires du personnel. Avec cette soif qui lui nouait le gosier, ce n'était pas le moment de venir lui parler de flotte.

– Pas fraîche.

Victor avait lâché son trait sur un ton sans réplique, sûr que le gars y entendrait sourdre le torrent d'insanités qui lui brûlait les lèvres et s'en irait comme il était venu épancher son besoin ailleurs. Mais non, l'indésirable était de la race des psoriasis, des verrues. Il a souri comme pour dire que cela lui convenait.

Devant un tel manque de discernement, Victor chassa trois mouches du revers de la main et décida de s'en tenir au serment d'Hippocrate, de secourir le nécessiteux. Il revint avec une bouteille de Velvar, encaissa la monnaie, non sans avoir laissé rôtir le foutriquet en plein soleil. Quoi encore? Lui fallait-il fournir des explications? Le furoncle semblait vouloir mégotter, à l'heure où son cerveau barbotait toujours en un bouillon saumâtre, la langue rêche d'avoir été trop abrasée par trois paquets de Fortuna, une barrette de *chira*, quelques cheminées de gin tonic, une douzaine de bières, quatre rails de coke pour se rétablir, tout ça pour une bouteille de Velvar à 80 cents.

Un flot de sueur lui coula du front. Fluidifia une furieuse envie de coller un gros pain dans le paysage. Le gars observait l'étiquette avec religion, l'œil de l'entomologiste qui découvre un cancrelat zébré sur un atoll du Pacifique. Victor se dit qu'il allait devoir se mettre au régime Velvar s'il ne voulait pas un jour risquer l'incident, perdre sa licence de pharmacien après avoir enfoncé une bouteille d'eau minérale dans le fion rose d'un client de passage.

– C'est de la fausse, Monsieur.

– Comment ça? Elle est cachetée. Vous croyez quoi? que je la puise dans mes chiottes!

C'est à ce moment-là que le gars a sorti une plaque de sa poche intérieure de blazer. Une plaque couleur flicaille de contrôleur de mes deux, assortie d'une délégation de la justice belge certifiée par le tampon d'un sous-fifre du service de lutte de la contrefaçon du ministère du Commerce espagnol. Victor n'en croyait pas ses yeux. Il se dit qu'ôter ses Ray-Ban effacerait d'un coup cette hallucination consécutive à la soif, la poussière, la lumière, les 43 degrés du thermomètre, les excès de sa nuit sur lesquels il était inutile de revenir.

– Oui, pas la bonne typographie. Voyez? Et là, il y a même une faute d’orthographe.

Victor n’y voyait plus rien.

Le gars a rangé sa plaque et a sorti stylo et carnet de souche pour rédiger un procès-verbal.

Incrédule, le contrevenant a regardé autour, mais personne n’était là pour assister à ce mirage, pas même de ces carmelitas en minijupe qui bavassaient d’ordinaire des heures entières entre les rayons, ou deux ou trois mégères à jupons qui jouaient les fausses reines du chant profond, sinon un saisonnier, un blennorragique, un camionneur incontinent, un chien errant. Dans ce bled, on ne pouvait décidément compter sur personne.

– Ça s’appelle comment, ici?

– Los Angeles.

Victor eut peur que l’eczéma planté devant lui ne s’imaginât qu’il se foutait de sa poire.

Ce coin, c’était juste un carrefour. Une zone, une maille où s’entrecroisaient la voie ferrée, la route nationale, la rivière, le Polygone industriel, fait de quelques hangars et silos entre la gare et le n’importe quoi qui n’était rien d’autre qu’un débit clandestin, une roulotte de petit marchand de came, une chambrée hideuse dénommée maison de passes, une niche à chien galeux, une gouttière pour chat borgne. Il n’empêche, ça s’appelait Los Angeles. C’est sûr, ça n’avait pas la classe de L.A. la grande avec son Hollywood, ses piscines en forme de guitare et ses starlettes à gros nichons, ses gangs comme on en voyait s’entrelarder dans les feuilletons américains, ses flics pourris jusqu’au trognon mais qui n’admettaient pas qu’on roulât en état d’ivresse sans subir leurs réprobations. Alors qu’ici, tout le monde se foutait de tout. De la vraie ou de la fausse Velvar comme du reste.

– Va pour Los Angeles, donc, dit le contrôleur, un brin incrédule tout en dodelinant de la tête.

En vérité, il n'était pas besoin d'aller bien loin pour trouver tout ce qui faisait la déliquescence et la brillance de L.A. la grande. Il n'y avait qu'à descendre vers la côte, se laisser doucement glisser entre les champs de citronniers, le long du Chemin des Contrebandiers comme ça s'appelait. Et on plongeait dans le grand barnum de Marbella, avec villas, resorts, yachts et voitures de sport. Ce cloaque doré n'avait rien à envier à la pourriture gomorrhéenne qui se gobergeait à L.A. la grande, *made in USA*. Il suffisait de taper dans un palmier nain pour voir dégringoler les mafieux russes, géorgiens, ukrainiens, les maquereaux bulgares, les blanchisseurs finlandais, les parrains marocains, siciliens et leurs cousins napolitains, la pègre espagnole, les cacochymes nazis, les caudataires franquistes, la racaille colombienne, albanaise ou roumaine, les marchands d'esclaves, les putes de l'Est, les passeurs, les pourvoyeurs, les mules, les clandestins, les porte-flingues, les racketteurs, les escrocs internationaux, les fonctionnaires véreux de l'urbanisme, les élus sans étiquette ni probité, les flics marrons, les juges vendus, les bétonneurs, les kidnappeurs, les maîtres chanteurs, les prévaricateurs, les extorqueurs, les trafiquants d'influence, les dealers, les arnaqueurs, les faussaires, et bien sûr des agents du FSB, de la CIA, du CNI les services secrets espagnols, et un quarteron de barbouzes marocains. Bref, la récolte était trop abondante pour les cueillir tous d'une même brassée, mais c'était là sans doute le plus grand concentré de crapulerie au kilomètre carré que l'Europe pouvait connaître.

– Qu'est-ce que j'y peux ? siffla finalement Victor entre ses dents, alors que l'inquisiteur à l'eau plate validait de sa signature le procès-verbal.

– Le Commissariat à la Fraude vous le fera savoir.

C'est à ce moment-là que Claudia la préparatrice a choisi d'arriver. Victor n'avait pas eu besoin de décrocher le téléphone pour savoir que cette molasse se pointerait avec ses trois-quarts d'heure de retard réglementaire. Il soupira, n'ayant vraiment pas le cœur à lui faire une remarque, ce qui eut l'air de la surprendre. Et l'employée est passée en tortillant des fesses, pensant sans doute qu'elle se devait d'offrir cette prestation au client distingué avec qui Victor partageait sur le pas de la porte des considérations d'ordre symptomatologique.

C'en était trop, et pour surseoir au massacre, Victor a rallumé un gros joint entamé la veille qui traînait dans le cendrier du bureau de son arrière-boutique. Le flicard en eau minérale avait fini par foutre le camp. Ensuite, ça n'avait été que l'interminable noria de la rechute universelle, entre éclopés de la crise et boutonneux de la fesse. À croire que tous les valétudinaires du pays s'étaient donné rendez-vous à Los Angeles pour différer la décomposition annoncée de leur existence.

Même le Chat était passé à bord d'une ferraille repeinte en rouge qui avait réussi à tenir la centaine de kilomètres à travers la montagne depuis Barbate sur la côte Atlantique. Antonio, dit le Chat, c'était un furtif. Un *cantaor* gitan, petit, maigre, et le plus souvent camé jusqu'aux yeux. Une belle gueule de voyou au sourire de malice et une voix qui possédait cette improbable trémulation à vous emporter l'âme.

Le Chat n'avait besoin de rien, aussi surprenant que ça pût paraître. Même pas d'un cachet d'aspirine, d'une Velvar vraie ou fausse. Il voulait juste saluer son monde, dire qu'il se rendait à un mariage gitan que Victor avait cru apercevoir à midi, pour y faire ses hommages, saluer les mariés, arracher quelques billets et des larmes aux invités de la noce.

Enfin vint l'heure de la fermeture.

– Ola! Victor!!! Mec!!!

Luis se préparait déjà à lui sabrer un gin tonic, mais Victor l'arrêta net.

– Une Velvar, mec...

De derrière son bar en vitrine, le patron de ce boui-boui de routiers, dit le Rendez-vous du passage à niveau, n'attendit pas. Il se mit à hurler à la ronde que Victor était malade, un truc grave, terrible, irréversible, autant que logique à force de côtoyer tous les souffreteux du pays. Les quelques habitués parurent consternés. Déjà, Luis commençait à lever les commandes de fleurs et de couronnes qui, consécutivement, scelleraient l'événement. Il ne fallait pas s'y tromper, c'était toujours comme ça avec Luis; le folklore, quoi.

– C'est pour son radiateur, grommela une voix dans son dos, mais Victor demeura imperturbable.

Une fois la confusion retombée, Luis lui sortit en douce de son frigo une bouteille avec un air catastrophé, ce qui ne modifiait que de peu sa trogne habituelle de rustaud andalou chauve et bronzé.

Victor observa le tableau de composition physicochimique de l'étiquette, repéra la coquille dans le texte. Puis, il la repoussa avec mauvaise humeur.

– C'est de la fausse, mec! D'où tu sors cette combine à la con?

Luis resta bouche bée.

– Hé! Victor? De l'eau, c'est de l'eau...

– Pas celle-là.

La surprise passée, le bistrotier commença à renâcler.

– Qu'est-ce que j'en sais, moi? Oh, Victor! cause-moi bière, gin, brandy, putain! montilla-moriles, xérès, ce qui est fait pour

les hommes! Moi, ce truc-là, j'y connais quoi? Et qui sait la dernière fois que j'en ai bu?

– Qui te l'a vendue?

– Bé...

La corpulence et l'évidente hargne de Victor eurent raison de sa velléité de prolonger sa tirade à décharge. Luis ferma sa grande gueule.

Excédé, sans autre perspective qu'une bagarre générale, Victor paya les 80 cents, empocha la bouteille de Velvar et quitta le bar, laissant le patron mariner dans son jus. La nuit était à peine tombée. Une illusion de fraîcheur lui traversa l'esprit, mais elle ne fut que passagère. Il n'arriva pas à chasser l'idée qu'on voulait le plomber, lui foutre un contrôle au cul avec cette aberrante histoire de fausse eau minérale. Le clouer à sa croix verte parce qu'il avait eu le culot de ne pas se soumettre avec l'obséquiosité de rigueur à la clique politico-mafieuse qui vérolait la région. Il était impliqué avec Arturo et quelques autres dans la création d'un mensuel insolent et culturel de la Costa del Sol, auquel collaborait sa compagne Esther. Un journal dont le titre *La Baleine Blanche* rappelait incidemment le nom de code d'une opération policière d'envergure menée depuis Madrid par le petit juge Miguel Angel Torres contre la spéculation immobilière et le blanchiment d'argent. Tout ce ramdam judiciaire avait abouti l'année suivante à l'arrestation du maire de Marbella, une ancienne chanteuse de flamenco reconvertie en politique, ainsi que ces principaux adjoints, c'est-à-dire l'ensemble du conseil municipal ou presque. Il fallait être aveugle pour ne pas s'apercevoir du bétonnage de la côte. Rien qu'autour de Marbella, on supposait à plus de 30 000 le nombre de logements illégaux. Et le cancer ne s'arrêtait pas là, ça métastasait autour de toutes les autres villes du coin, depuis Algésiras, San Roque,

Sotogrande... Même si la crise y avait mis un coup d'arrêt, hérissant le paysage de villas, de bâtisses inachevées et de lotissements abandonnés.

Victor soupira. Non, toutes ces idées n'étaient rien que pure paranoïa de descente de coke, cette connerie finirait comme le reste à *Sodomegrande* par sombrer dans l'indifférence. Et cet inquisiteur à l'eau plate était en fait un contrôleur marron qui furetait l'insignifiance pour justifier salaire et séjour à Marbella. Il y avait tout lieu de croire qu'à cette heure-ci, ce tocard se sucrait au bar du Nikki Beach, ou se faisait pomper le nœud sur note de frais.

Victor s'affaissa sur le siège avant de son break et partit à fond de train vers les collines. Il ne restait que le silence, sinon le bruit du vent dans les branches du figuier planté devant sa maison, pour épancher sa rage.

Antonio, dit le Chat, avait décidé de prendre son temps pour parcourir les derniers kilomètres qui le séparaient de la noce. Dans cet air brûlant, rien n'existait vraiment avant neuf heures du soir. Sans se départir de cette morgue posée sur son masque de voyou, il avait fait la tournée des bars à bouseux entre le passage à niveau et le Polygone industriel. Au troquet de la gare, devant une vodka tonic, il avait louché sur la nouvelle serveuse, une brunette aux petits seins et aux cheveux courts qui ne semblait pas entendre ses plaintes de solitaire ni ses propositions. Puis il s'était affalé sur la banquette crasseuse de Miguel à siroter des bières, dans l'arrière-cour de leur cambuse, ignorant

la confusion des trois mômes qui jouaient aux Indiens. Le Chat alternait par coups de patte rudesse et compassion, mais sans convaincre ce fumiste qui se prétendait artiste peintre, de lui tourner une ligne. Miguel était vraiment une tête de nœud. Et Alma Maria lui faisait la gueule après un mitraillage en règle sous prétexte d'une dette de 20 € : une sombre histoire de barrette impayée qu'Antonio assurait n'avoir jamais fumée. Comme si c'était son genre de têter à crédit. Et comme s'il était concevable qu'Alma Maria fût crédit. La querelle l'écornait à peine. Il s'étira de tout son soul. Los Angeles était un bled de pleureuses.

– T'as pas d'argent, parce que tu te croises les pouces! pesta Alma Maria, en essuyant ses mains mouillées à son tablier.

– Moi? Oh! Je travaille à la pêche!

Antonio affichait son air offensé d'homme libre qu'on traite de pousse-mégots. Heureusement, Casquette et le Boiteux débarquèrent de Zahar. Ça fit diversion. Les deux semblaient presser de filer à la noce, tout en distribuant des bières à la ronde et s'installant à l'ombre du parasol crasseux, à la table bancale de jardin encombrée de canettes vides, pour rouler un joint.

– On y ira, on y ira... miaula Antonio.

Ça pouvait attendre. Et tout en tirant longuement sur le cône, il se mit à débiter en philosophe de la nuit ses plaintes sur l'état des choses sans que son sourire en fût terni. Dans ces moments-là, Antonio était capable de décrypter le monde avec un tranchant inattendu. Les mômes tournaient en cercle autour de lui, bourdonnant des hululements de Sioux, répondant à sa voix grasse qui engloutissait bière et fumée, aux claquements de talon du Boiteux, aux mains sèches de Casquette qui battait la mesure sur le bois de son cajón, percussion rustique qui lui servait de tabouret.

Antonio parlait de chant, d'expression et de pureté. Ses sujets favoris. Un mépris teinté de rivalité animait tous les cœurs pétris à la fierté flamenca. Beaucoup d'infidèles trafiquaient les *bulerias*, ces hymnes à la joie, mais c'était quoi, de la soupe, rien que du gaspacho clair et qui ne pouvait prétendre à cette vérité confuse qui nourrissait l'âme d'un désespéré comme lui. Même s'il en rêvait dans le secret de ses nuits, il ne supportait pas de devoir se plier un jour à une compagnie internationale et leurs sicaires, ceux qu'il appelait *les serpents*: peau visqueuse, langue fourchue et pas d'oreilles. On ne saurait ramener à une pièce formatée toute l'amplitude qui le saisissait, le traversait, le brûlait. Consumé par un feu dont il se considérait l'un des dépositaires, il enfourchait désespérément la vague qui le portait aux nues vers l'inaccessible *duende*, la transe, l'absolu, le miracle, la révélation. Une soif d'élévation christique qui laissait sur son corps un champ labouré de cicatrices et de stigmates douloureux. Ces crêtes le transfiguraient autant qu'elles le désarticulaient. Il était très pénible de supporter cette exigence et le corps subissait autant la blessure que l'extase. La mort devenait une cible à ses crachats.

Casquette souleva son couvre-chef et s'essuya le crâne du revers de la main. Les prêches d'Antonio provoquaient toujours chez lui ce genre de révérence. Il n'avait pas autant d'esprit pour dire toutes ces choses sur le miracle d'être un gitan. Il aurait pu passer des siècles sur le mystère de la transmission avant d'ânonner que la vérité était plus loin, plus loin que les mots. Le silence qui s'ensuivit lui rappela soudain qu'il y avait une noce.

– Putain de Dieu, et voilà que Bonito Loeches se remarie, lâcha Casquette comme pour dire quelque chose.

– Chtt!! t'es dingue ou quoi?... souffla le Chat, barrant sèchement ses lèvres de son index.

Le Beau, fallait pas dire son nom. Ça portait malheur, engendrait calamité, désastre, sinon mésaventure. Cinq dans tes yeux!

– Ç’a été « Le Beau », le temps que ç’a duré... marmonna le Boiteux, jamais avare d’un dicton.

– ... Fue bonito mientras duró, reprit Alma Maria en ricanant bien haut, jamais avare d’une insolence, ce qui voulait dire : « ça a été beau le temps que ça a duré (notre amour)... » en fixant bien le Chat de ses yeux noirs, tout en remontant la bretelle de son tablier crasseux.

Antonio l’aurait volontiers dérouillée pour tant d’irrespect, mais ravala son orgueil écorné; il considéra avec lucidité que le destin, l’andouille de Miguel, les trois moutards, la cambuse, la vie de dégénérée, la dépendance à une longue liste de toxiques, en un mot toute la misère qui avait transformé cette ancienne *bonita* en une furieuse pisse-vinaigre, n’avait pas besoin d’être aggravée. Un bref instant, le souvenir enfui de la fermeté de ses petites fesses et de sa peau veloutée de jeune fille remonta comme un flash et, pour cette furtive et savoureuse émotion qu’il croyait perdue, il lui pardonna.

La nuit commençait à tomber. Antonio vérifia d’un geste que la poche de son gilet contenait toujours l’enveloppe garnie des deux billets de cent. Elle était là. Mais lui rappelait au-delà de son bagout et de ses péréoraisons sur le chant profond qu’il n’était à quarante ans qu’un fauché. Sûr qu’à une heure avancée de la noce, Le Beau aurait quelques clémences et pas l’esprit comptable. Il prendrait ce don avec une grâce frivole. Antonio n’allait tout même pas braquer l’un de ces bastringues à bouseux juste pour jouer la flambe devant Le Beau. De toute façon pour ce qu’il y aurait à racler. Même Victor le pharmacien qui avait le sens de l’entraide, le respect du chant et une caisse

enregistreuse électronique dans ce bled de victimes, ne lui avait pas paru d'humeur à se laisser soulager de trois biffetons, fumasse comme il était après le passage d'un contrôleur belge venu le midi même lui coller une amende. Un putain de coup du sort. Il avait préféré ne rien lui demander.

Le Chat ne put s'empêcher de raconter l'affaire à l'assemblée, non sans y ajouter des détails de son invention, que le Belge avait une gueule de saucisse dans un costume moutarde. Tout le monde rigola. Et les mômes s'excitèrent.

– Si c'est ça, l'Europe! s'indigna Miguel.

C'était la crise, des tas d'empaffés profitaient du pauvre monde, disserta l'assemblée pendant une demi-heure et personne n'y pouvait rien. À Los Angeles, il n'y avait guère que le fatalisme pour apaiser les frustrations.

– Eh bien, moi! râla Alma Maria, aux prochaines élections, je vote Écologie Indépendante.

– Qu'est-ce que ça peut nous foutre?

– Évidemment, toi le Chat, la politique!...

Antonio haussa les épaules. Comme s'il avait une gueule à être inscrit sur une liste électorale.

– T'y comprends rien, c'est tout. Ils sont pour la légalisation, ajouta-t-elle avec conviction.

– C'est ça! Et les dealers seront obligés de marquer sur leurs putains de sachets: « CETTE BEUH EST MORTELLE »!

– C'est ce qu'on dit.

Miguel s'esclaffa, le Boiteux et Casquette mettaient aussi du leur. Et tout ça donnait soif.

– Marrez-vous! coupa Alma Maria, froissée d'avoir été mal comprise. Plutôt que de vous gratter le nombril et de tenir salon dans la cour tous les après-midi, vous pourriez ouvrir un bar à chira!

Miguel, le futur patron dudit bar à *chira* de trente-sixième zone, se contenta de lever les yeux au ciel.

C'est à ce moment-là que le plus grand des trois Sioux vint fourrer un pistolet sous le nez d'Antonio et cria :

– La bourse ou la vie!

Le Chat leva les bras, apparemment impressionné. Et comme le gamin passait de la parole à l'acte, il plongea sa petite main dans la poche de son gilet. Le Chat le désarma, rapide et déterminé, puis le repoussa. Le même tomba le cul par terre.

Plus vexé que rompu, le même se mit à chialer, il voulait son jouet, que c'était à lui! Et devant les dénégations d'Antonio, il gueula qu'il se l'était payé. Avec son argent.

– Comment ça, dit le Chat?

– Je vends des bouteilles sur la route!

– Des bières?

– Non, la Velvar.

– T'es bien le seul à travailler dans cette famille, le félicita le *cantaor*, alors que Casquette et le Boiteux ricanaient en chœur.

Le même s'empara d'une bouteille d'eau et menaça Antonio.

– T'as raison Pippo, souffla le Boiteux. Attaque! Le Chat griffe, mais a peur de l'eau.

Antonio leva les mains, laissa tomber le jouet et le même le ramassa avant de foutre le camp.

– Il vend de la Velvar, Pippo? Je ne savais pas, maugréa Miguel en tirant sur le cône.

Quel con celui-là, songea le Chat; sa Alma Maria ferait la gogo-danceuse à poil sur le comptoir du Nikki Beach qu'il dirait la même chose.

Au détour d'un virage, la route formait une fourche. À gauche, un panneau indiquait la direction du barrage de Guadarranque. Dumure était en train d'hésiter lorsqu'un type sortit des broussailles, se reboutonnant la braguette. Un trentenaire sec comme un coup de trique, les cheveux ras, le teint pâle. Il portait une chemise rouge et noire à motifs qui flottait sur son jean. Une berline Audi A5 couleur argent était garée sur le bas-côté.

– Castellar de la Frontera, par là? lui cria Dumure, en désignant la voie qui partait sur la droite et se perdait en lacets au milieu des collines.

Le type hocha la tête sans prononcer un mot.

Dumure accéléra doucement. Son œil accrocha le rétroviseur. Percuté par un rayon de soleil, un objet chromé que le type tenait à la main lança un vif éclat. Dumure vit une arme de poing, longue de vingt-cinq centimètres, un genre de Desert Eagle .357 Magnum que braquent les flics de choc ou les tueurs impitoyables des blockbusters d'Hollywood dont il était friand. Coup de panique. Il écrasa l'accélérateur. L'image du type disparut avec le premier virage que Dumure fut à deux doigts de manquer. Il hurla.

Un tout droit l'aurait envoyé dans le ravin.

Le paysage filait, une nature sauvage, un repaire de petits et gros gibiers, perdrix et chevreuils. La sensation d'isolement aiguïsa sa peur. Des idées serpentaient à travers son cerveau, nouant autant d'angoisse fiévreuse que les virages sinuaient à travers les collines.

La route finissait en impasse le long d'un parapet de pierres sèches qui dominait le ravin. Au-dessus, s'étendait la muraille de Castellar de la Frontera, dont la tour carrée montait comme

une plainte posée sur de gros rochers gris et moussus. Côté sud, des collines de chênes et d'oliviers d'un parc naturel ondoyaient, la ville d'Algésiras composait une tâche blanchâtre à l'horizon derrière laquelle se dressait le Rocher de Gibraltar en forme de lion couché, et plus loin les côtes marocaines s'étiraient en une longue ligne sombre. Côté ouest, au bas d'un creux profond, miroitait le lac de barrage de Guadarranque qui s'étirait sur une dizaine de kilomètres. En haut de ce pic venteux, planait une douce fraîcheur qui sortit Dumure de sa torpeur, tout ensuqué par la route en lacets qui n'en finissait pas. Sa bouche était sèche. Son front brûlait. Après le déjeuner, il avait passé une partie de l'après-midi au bord d'une rivière à observer des buses tournoyer.

Dans le reflet de la vitre, il croisa sa face couleur homard. Un sacré de coup de soleil. Il réalisa qu'en beau crétin, il n'avait rien qu'un petit tube de crème solaire, déjà à moitié vide. Il renonça à retourner à la pharmacie de Los Angeles. Le praticien bourru risquait de l'envoyer paître après le procès-verbal qu'il lui avait dressé à midi. Il s'enfonça par une ruelle étroite qui le mena à la chambre d'hôte qu'il avait retenue. L'enquêteur mandaté y resta un long moment dans la pénombre, une serviette glacée posée sur la figure. La logeuse l'avait pris en pitié. Quand il appela Paris, Estelle la coordinatrice le traita de congé payé.

– Mets en place une stratégie de protection adaptées ; elle ricanait, peu compatissante à son teint de homard.

L'analyse des problématiques, c'était bon pour la plaquette de présentation à l'usage des clients. Mademoiselle faisait dans la stratégie globale, continentale, mondiale. Quant à l'assistance ponctuelle pour résoudre un problème particulier, c'était proprement du flan. La juriste en droit des marques avait au feu une expertise technique et opérationnelle concernant une

entreprise leader sur le marché du luxe. Voir passer sous le rouleau compresseur une montagne de fausses Rolex la mettait en transe, la mise en charpie de nuisettes faussement griffées de chez Dior la faisait exulter. Mais le taux de nitrate d'une bouteille de Velvar, ça congelait aussitôt son sens du glamour et de la compassion.

Vexé, Dumure regretta de ne pas s'être plutôt installé à Marbella. Là, il y aurait eu de quoi soigner son coup de soleil et cette tension qui cognait au bas-ventre. Une cachetonneuse de l'Est à qui il n'aurait pas eu à faire la conversation, sinon lire le prix de la passe sur la paume de la fille qui n'avait d'autres ressources, vu la taille de son string pour afficher son tarif.

Seulement, à Marbella, les seuls lits disponibles en cette période de pleine saison dépassaient les 500 € par jour. Estelle lui avait fait comprendre juste en roulant des yeux qu'il n'était chez Contrax qu'un enquêteur de base. Faute d'agapes libidineuses et de service cinq étoiles, Dumure s'était rabattu sur l'intérieur des terres puisqu'il devait sillonner la région.

Vu de Paris, l'idée de ce nid d'aigle que les guides touristiques vantaient pour sa fraîcheur, l'avait séduit. Mais il n'y avait rien que deux bistrots, une boutique d'artisanat, un marchand de cartes postales et quelques chambres d'hôtes.

Désabusé, il brancha son ordinateur portable et rouvrit le dossier Velvar, fier malgré tout d'avoir déjà à son actif un premier succès : le pharmacien de Los Angeles. Même si un deuxième revendeur lui avait échappé. Un même d'à peine dix ans qui brandissait des bouteilles sur la route un peu plus loin. Dumure s'était garé sur le bas-côté et s'était avancé vers lui. Certes, lorsqu'il avait commencé à lorgner l'étiquette de la Velvar, un autre même caché plus loin avait crié quelque chose. Et le petit vendeur avait filé, disparaissant à travers un enchevêtrement

de cambuses, non sans avoir réussi à lui arracher de la main sa pièce de 2 €.

– Ça, c'est qui s'appelle avoir du flair!

Il se flattait à considérer sa feuille de route qui ne prévoyait de ne commencer les investigations que le lendemain.

Néanmoins, le choix de ce nid d'aigle ne tenait pas seulement à des raisons thermométriques. Dumure avait l'intuition du chasseur. De Paris, en étudiant la carte de la région, une idée lui était venue. Il en fallait de l'eau pour remplir des dizaines de milliers de bouteilles. Le barrage de Guadarranque lui avait paru une source plausible. De Castellar de la Frontera qui dominait le lac, il lui serait facile d'observer les rives à la jumelle et de repérer des indices, même si les puisatiers andalous qui pompaient, devaient opérer en toute discrétion, de nuit de préférence.

C'était une association de consommateurs belges qui avait levé le lièvre. « Notre laboratoire a effectué des analyses sur l'eau minérale conditionnée dans des bouteilles portant étiquette de la société espagnole Velvar. Les résultats attestent que ces eaux contiennent un taux de nitrate élevé, nocif pour les consommateurs. » La suite était un labyrinthe interminable concernant dix-sept mille bombonnes et de centaines de bouteilles, saisies sur des points de vente, à la traçabilité des plus opaques.

Entre-temps la société Velvar, ayant démontré que ces bouteilles repérées en Belgique étaient étrangères à sa production, s'assurait victime de contrefaçon. Il avait été établi que les faussaires n'utilisaient pas tout à fait la même typographie que l'original dans le tableau des données mentionnées, avec même une faute d'orthographe, ce qui permettait à un œil averti de les distinguer facilement. Une indiscretion avait orienté le service de lutte de la contrefaçon du ministère du Commerce espagnol

vers la région de Sotogrande où, d'après l'informateur, s'effectuait l'embouteillage dans un hangar discret, au profit d'une société fantôme de Marbella. Pour autant, la police espagnole à qui le tuyau avait été relayé n'avait su localiser ni la source, ni le lieu de production, ni le réseau de distribution, encore moins les personnes impliquées dans ce trafic à quelques niveaux, des petites mains jusqu'aux organisateurs. Devant ce manque patent de résultats, la direction de Velvar soucieux des conséquences sur ses ventes avait décidé de confier à la société privée Contrax, spécialisée en matière de contrefaçon, de diligenter une enquête parallèlement à celle menée par la police locale qu'on soupçonnait, peut-être à raison, de peu de zèle, sinon d'incompétence, voire de complicité passive contre pots-de-vin exempts de nitrate.

Après un briefing à Contrax, Damien Dumure jeune blanc-bec diplômé en droit qui ne supportait pourtant guère le soleil et la chaleur avait paru tout désigné pour cette enquête, ayant contre lui d'avoir inscrit sur son c.v. langues : anglais et espagnol courant, ce qui n'était pas faux, au détail près qu'il n'avait pratiqué la langue de Cervantès qu'au lycée Gaston Berger de Lille.

À l'heure où la nuit tombait sur Castellar de la Frontera portant volupté et fraîcheur, Dumure ne sut déterminer quelles influences pouvaient avoir le faisandé d'un ragoût de chevreuil aux tortillas, consécutif à la lecture d'un rapport sur une eau à fort taux de nitrate associé à une exposition prolongée au soleil andalou. Mais le résultat en fut une colique qui pulvérisa le contenu de ses intestins bien au-delà de la cuvette prévue à cet effet. Tout recours au pharmacien de Los Angeles qui avait pourtant une sonnette de nuit pour les cas d'urgence, ainsi qu'un numéro de portable, et un sens aigu du devoir dès

qu'il s'agissait d'un malade en détresse était tout à fait illusoire. Dumure en avait parfaitement conscience.

Son téléphone sonna.

– Ola! Dumure, c'est Juan! Juan Garcia!...

Malgré sa position assise sur une cuvette mouchetée, il avait décroché. Garcia était son principal contact sur zone, un sexagénaire président d'une association de consommateurs qui avait promis de mettre tous ses réseaux au service de la cause.

Dumure marmonna quelques banalités d'usage, mais ne put plus longtemps contenir la pression qui forçait le passage de son sphincter. Un jet puissant, pulvérisé, s'arracha de son derche dans une cacophonie de pets.

– Qu'est-ce que c'est, ces bruits, gronda Garcia avec surprise?

– Rien, le robinet du lavabo... Excusez...

– Ah! ça ne m'étonne pas, rien ne marche, ici, vous savez. C'est la grosse merde! Le seuil du tolérable est dépassé et tout le monde s'en fout!... Alors faites attention, la nuit surtout. Les gens respectables n'osent plus sortir. La peur! mon ami, la peur!

– Oh, vous n'exagérez pas un peu?

– Pas du tout!

Dumure baissait la tête, l'oignon en feu, cherchant désespérément de sa main libre le rouleau de papier.

– Et les armes...! Ces gars sont tous armés. Les Albanais font les cambriolages, les Bulgares et les Roumains, la prostitution. Je ne vous parle pas des luttes de territoires, des règlements de compte. Comprenez que votre affaire d'eau frelatée!... C'est quoi pour eux? Bien le dernier souci de la police! Alors qu'en vérité, c'est très grave. C'est la population la plus fragile qui est touchée: les malades, les enfants, les personnes âgées, les...

Dumure coupa net son téléphone, ne pouvant contenir plus longtemps un jet d'agonie, parti de ses intestins.

Garcia n'aurait qu'à ajouter les liaisons satellites à la longue liste de ce qui merdait par ici.

Mounir avait quitté Tétouan au petit matin. Une casquette de base-ball sur le crâne, le visage barré par d'épaisses lunettes noires. Souci de masque de détenu en cavale qui depuis un mois n'avait qu'entrevu la lumière du jour. Il s'était enfermé volets clos à l'intérieur d'un appartement loué par Abdelaziz. Son compère avait pourvu à l'intendance : conserves, fruits secs, surgelés et matchs de football sur les chaînes satellite. Le grand luxe comparé au régime de la prison civile de Tanger, la prison sans nom, cellule 13, à vingt-deux bonshommes dans douze mètres carrés. Un marais âcre et puant dans lequel il avait barboté, emboîté comme la pièce d'un puzzle. Bouger provoquait la colère des autres. Beaucoup étaient Français ou Espagnols. Les étrangers formaient les trois-quarts de la population : crétins pris à la douane la valise pleine ou le coffre arrière bourré, et les *culeros*, avec leur sphincter chargé à bloc.

Mounir avait connu dix-huit mois de ce régime. À peine un petit hors-d'œuvre. Le juge de Tanger lui avait collé 23 années pour trafic international en traitement non préférentiel.

S'évader, tout le monde y pensait. Seulement, une fois franchi le premier mur d'enceinte haut de cinq mètres, on était pris sous le faisceau des caméras de surveillance. L'alarme sonnait. Un deuxième mur de six mètres se dressait, qu'on ne pouvait